

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 47

Artikel: Croquis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194591>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nues au Japon, les propriétaires enferment leur argent et leurs valeurs dans des meubles spéciaux, qui leur servent de coffre-fort, mais qui, moins inflammables que les nôtres, sont souvent la proie des flammes.

Lorsqu'un incendie s'est déclaré, le commissaire fait sonner une grosse cloche placée au sommet d'une tour très élevée. Cette cloche doit sonner jusqu'à ce que le feu soit éteint. A ce signal, les pompiers (qui travaillent ordinairement avec les charpentiers à la construction des maisons) revêtent au préalable leur costume de circonstance, tandis que leurs femmes leur servent à manger.

Ils mettent des chaussures de paille qu'on nomme waradji (sandales) et se munissent d'un tobigitui (petit bâton dont le bout inférieur est garni de fer, d'une longueur d'environ deux mètres, qui sert à faire tomber les parois des maisons).

Avant de se rendre sur le théâtre de l'incendie, leurs femmes leur servent une tasse d'eau et leur remettent un petit billet sur lequel est inscrite une formule religieuse qui doit leur donner du courage et les préserver de tout accident. Au moment du départ, chaque pompier reçoit de sa femme un *petit briquet*, à titre de porte-bonheur et comme symbole de purification.

Et pendant qu'ils s'habillent, s'équipent, boivent leur tasse d'eau et font leurs salamalecs... la maison brûle.

Cependant, les voici réunis, généralement au coin d'une grande rue prise comme centre de ralliement, vêtus de leurs uniformes somptueux qu'envieraient nos sapeurs de campagne et que rehaussent des dessins fantastiques aux couleurs aveuglantes et représentant des dragons terribles ou de chimériques guerriers.

On confie au plus fort l'échelle de bambou, et la troupe des pompiers s'ébranle enfin pour se rendre sur le lieu de l'incendie.

Un autre fait qui prouve que les pompiers japonais ne sont jamais pressés, c'est que tout en « courant, » si un peloton en rencontre un autre, il prend le temps de le saluer avec le malstoï, sorte d'étendard en papiers de couleurs collés les uns aux autres et enroulés autour d'une grande perche.

Enfin, les voici arrivés en présence du fléau. C'est alors seulement qu'éclate leur bravoure. Ils escaladent les cloisons des toitures, font pleuvoir les tuiles et se rendent maîtres du feu en en faisant la part et en jetant bas la maison. L'écrivain qui donne ces détails ne fait pas mention des pompes, pourtant en usage sans doute.

Tout est éteint. En poussant de grands cris, figurés par les trois lettres *y-a-i* !

les pompiers plantent le malstoï à la place de la maison détruite.

Le plus curieux, c'est qu'une fois leur besogne terminée, les différentes compagnies se livrent à un pugilat en règle les unes contre les autres et même à des rixes sanglantes pour se disputer l'honneur d'avoir éteint le feu.

Une pendule indiscreète.

Les journaux de Paris nous racontent qu'un amateur de pendule en ayant volé une, il ne trouva rien de mieux, pour la cacher aux regards indiscrets, que de la dissimuler sous son épaule. Peu lui importait de passer pour un bossu ; il savait bien que sa bosse disparaîtrait.

Comme le voleur cheminait sans défiance, pensant, en sa naïveté, qu'on le considérerait comme affligé d'une difformité, la pendule se mit à sonner soudainement.

Si accoutumé qu'on puisse être à toutes les excentricités de la vie, il est douteux qu'on puisse entendre un phénomène pareil se produire dans un dos humain, sans concevoir quelques soupçons sur l'authenticité de la bosse. Parmi les passants, se trouvaient deux agents de la sûreté qui crurent devoir suivre le voleur et ne tardèrent pas à le voir entrer chez un horloger et en ressortir droit comme un I ! Assurément l'orthopédie ne faisait pas des miracles pareils. De là à mettre la main au collet du bossu, il n'y avait qu'un pas. L'infortuné gémit aujourd'hui sur la paille humide du Dépôt, apprenant aux dépens de sa liberté que, quand on détourne une pendule, la précaution la plus élémentaire consiste à supprimer la sonnerie.

Il est évident que messieurs les cambrioleurs vont faire leur profit de ce qui précède ; aussi les agents de police qui verront passer un bossu suspect feront bien, croyons-nous, de ne pas attendre que son dos ait sonné dix heures ou simplement la demie, pour le cueillir au plus tôt.

Ne dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ?

Lorsque vous voyez passer dans la rue un de ces agaçants personnages, un de ces parvenus, qui, oubliant leur origine, vous regardent de toute leur hauteur et ne vous accordent qu'un doigt quand vous leur tendez la main, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire en le quittant ; « Peu ! quel vaniteux !... ne dirait-on pas qu'il sort de la cuisse de Jupiter ! »

Mais vous êtes-vous parfois demandé quelle était l'origine de cette locution populaire ? J'en doute, car Jupiter et autres dieux de l'Olympe sont aujourd'hui si démodés qu'on n'en parle presque plus.

Il y a quelques semaines, cependant, Romain Coolus, l'un des écrivains du *Figaro*, nous a donné l'explication dont nous parlons, dans un long article que nous allons résumer :

Il y eut une époque où Jupiter, ce maître des dieux, se plaisait à mettre au monde des variétés d'enfants, issus directement de lui.

Une après-midi qu'il ne savait comment tuer le temps, il se dit qu'en pensant violemment, il arriverait à concevoir : il se boucha les oreilles, ferma les yeux et concentra sa volonté sur elle-même. Mais une migraine terrible ne tarda pas à se déclarer ; et Jupiter pria son fils Vulcain de lui ouvrir le crâne d'un coup de massue. Celui-ci exécuta l'ordre de son père, et aussitôt on vit sortir du cerveau de Jupiter une divinité radieuse, armée de pied en cap, et portant un bouclier resplendissant. C'était Minerve, déesse de l'intelligence, protectrice de l'industrie et des arts.

Jupiter ne voulut pas l'avouer par fausse honte, mais cette expérience faillit lui coûter cher ; la lance et l'appareil guerrier de son illustre fille lui blessèrent les méninges et de grands troubles cérébraux s'ensuivirent. Consultés, les médecins célestes affirmèrent que le Dieu courrait les plus grands dangers, s'il récidivait.

Mais Jupiter n'avait pas renoncé à ses prétentions génératrices ; à peine fut-il guéri que sa fantaisie le reprit. Seulement il estimait trop nécessaire à l'équilibre du monde la santé de son cerveau d'élite pour la compromettre à nouveau dans des opérations aussi anormales. Après mûres réflexions, il lui sembla que la seule partie de sa physiologie qui ne pût avoir à souffrir de ces expériences était sa cuisse. Il la mit aussitôt à l'épreuve et ses prévisions se trouvèrent justifiées. Bon an mal an, elle pouvait fournir un contingent d'une centaine de gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux. Jupiter en profita pour consolider sa puissance très ébranlée à la suite d'un certain nombre de krachs cosmiques ; il plaça toutes ses créatures dans les meilleurs postes et au plus haut rang des nations civilisées. La morgue de ces messieurs est demeurée proverbiale.

Croquis.

LA FEMME QUI PORTE LES CULOTTES. — Ordinairement, la femme qui *porte les culottes* a le ton haut, le regard impérieux, la mine altière ; tout chez elle annonce le commandement ; l'époux, au contraire, est humble, soumis, empressé ; il a l'air du fils de sa femme ; il redoute son coup-d'œil, tremble à sa voix et paraît auprès d'elle l'obéissance passive, incarnée. *J'irai, j'y ai été, j'y vais*, sont les trois expressions qui reviennent le plus souvent, et presque seules, dans son vocabulaire conjugal.

Vient-on lui demander son opinion sur un objet important, il louvoie, tergiverse, fait mille réponses évasives jusqu'à l'arrivée de sa femme, ou jusqu'au moment où, après l'avoir consultée, il reprend de l'assurance, parle à bouche ouverte et se prononce d'autant plus courageusement, qu'il se sent épaulé par une réserve puissante.

Lui fait-on une proposition devant sa moitié, il cherche un gouvernail dans son coup-d'œil, une boussole dans l'expression de ses traits, et rarement il se trompe à ces signes télégraphiques dont il a l'habitude.

Va-t-il, le dimanche, savourer en famille le plaisir de la promenade, sa femme pimpante marche en avant-garde avec l'ainé des enfants. Mais le pauvre époux reste en arrière avec un autre enfant sur le bras droit, traînant avec le gauche un chariot qui contient son cadet et quelques provisions; sa canne est suspendue à sa boutonnière et vient caresser ses genoux; son visage angoissé sue la corvée par tous les pores; en vain il implore un pas plus modéré, il faut qu'il subisse les tourments du pas accéléré de sa femme.

Le soir, au retour, et lorsqu'il serait heureux d'alléger un peu son fardeau, la femme place encore les deux plus grands enfants dans le chariot, à côté de bébé. Le mari porte moins, il est vrai, mais il tire davantage. Maman lui met en outre à la main un énorme bouquet de fleurs des champs et s'empare de son bras vacant sur lequel elle s'appuie avec délices. Et c'est ainsi, qu'après avoir savouré les plaisirs de la promenade, papa regagne son logis.

LE COQUEMAR. — Ceux de nos lecteurs qui ont été élevés à la campagne ou qui l'ont souvent visitée, ceux qui connaissent les cuisines de village, liront avec plaisir la charmante description qui va suivre, due à la plume de Petit-Senn, à laquelle nous empruntons ces croquis :

Le coquemar est le héros de la batterie de cuisine, celui des ustensiles de ménage le seul indispensable par son utilité constante; aussi, lorsqu'une jeune domestique suisse se marie, c'est le premier cadeau de noce qu'elle reçoit; en effet, quelle que soit la position gênée des nouveaux conjoints, il est impossible d'imaginer qu'ils n'aient pas de l'eau à bouillir.

Le coquemar, constamment pendu à la crémaillère, à cheval sur un tison, ou les pieds dans la braise, quand vous avez un rhume, une indigestion, vous portez les premiers secours, avant même que le docteur soit arrivé; grâce à lui, vous avez promptement, eau sucrée, infusion de tilleul, de camomille, etc.

L'importance du coquemar étant constatée aux yeux de tous, qu'il me soit permis de donner quelques éloges à son extérieur plein de rondeur et de bonhomie. Ses formes rappellent un peu les nôtres; il ressemble, surtout en profil, à un petit homme replet et cambré, et cela est si vrai que, étant enfant, j'avais notre coquemar en horreur parce qu'il offrait le portrait frappant du garde-

champêtre de notre commune avec lequel j'avais eu quelques difficultés.

Le coquemar tient compagnie. Avant d'arriver à l'ébullition, l'eau qu'il renferme occasionne une série de bruits harmonieux qui ne sont point sans charme et qui ont pu donner la première idée du *concerto*. Qu'on écoute attentivement ces sons filés et soutenus qui indiquent que l'eau tiédit! n'est-ce pas une image fidèle des notes graves de l'*adagio*? Puis, quand l'ébullition arrive, qu'on observe cette suite de traits brillants, ces gammes chromatiques, cette évaporation de triples croches! tout cela ne vous semble-t-il pas comme à moi le patron sur lequel fut taillé le *rondo allegro*?

Cette mélodie domestique a le grand mérite de ne rien coûter; le coquemar, peu semblable aux musiciens ordinaires, n'a besoin que d'eau pour se mettre en train, et suivant la disposition où notre âme se trouve, cette harmonie lui fait éprouver les plus agréables sensations. Que de fois j'ai rêvé au bruit d'un coquemar en belle humeur! Et qu'y a-t-il là de singulier? Tous les jours les poètes ne rêvent-ils pas au murmure des eaux, aux sifflements des vents, au frémissement des feuilles agitées par la bise...? Les glouglous du coquemar ne valent-ils pas ceux-là?

Qu'on ne reproche point au coquemar d'être ventru, ce ne sont point des repas ministériels qui lui valent cette honorable prééminence; ce ne sont ni truffes ni bons morceaux qui causent cette utile obésité. Il est ventru parce que le chaudronnier l'a fait ainsi pour le bien de l'humanité souffrante.

Si c'est le premier meuble dont une famille ait besoin, c'est aussi le dernier dont elle se prive, et ces mots : *Ils ont vendu leur coquemar*, expriment le plus haut degré de misère d'un couple malheureux.

Le coquemar, enfin, est le symbole de la frugalité; il tempère les accommodages, jette sa salutaire influence dans des sauces trop épicées, intervient partout comme modérateur, et les bouillons de plus d'un restaurateur en vogue sont là pour témoigner de la vérité de mon assertion.

LA FLANELLE. — Que de flots d'encre ont coulé de la plume des auteurs pour chanter l'amour, qui nous attire bien des maux, tandis que ces messieurs n'en ont pas consacré une seule goutte pour vanter la flanelle, qui nous préserve de tant de douleurs! La flanelle qui reste adhérente à notre peau lorsque les illusions de la vie nous abandonnent les unes après les autres! La flanelle, qui, dans un siècle où tant d'abus échauffent le sang, où tant de journaux nous font

suer, nous préserve des transpirations arrêtées et des pleurésies!

Quand le choléra approchait, que la peur nous galopait tous, quel préservatif plus efficace que la ceinture de flanelle nous fut-il recommandé par nos docteurs?... Le péril est passé, sans doute, mais il peut revenir, et j'ai gardé, avec ma ceinture, la reconnaissance que je lui dois.

Quoi de plus utile que cette étoffe pour nous défendre contre l'atmosphère perfide dans laquelle nous vivons; pour braver impunément ces transitions si subites, si dangereuses du froid au chaud et *vice versa*!

Dans un navire, il n'y a qu'une planche qui nous sépare de l'abîme; de même il n'y a souvent que ce frêle tissu entre la mort et nous, lorsqu'au sortir d'un bal nous sommes exposés au souffle glacé de l'hiver. Oui, la flanelle repousse catarrhe, sciatique, rhumatisme et tant d'autres fléaux, qui s'arrêtent à la surface de la laine protectrice et ne parviennent point jusqu'à nous.

Ah! comment n'y tiendrions-nous pas, puisqu'elle est, à la lettre, ce qui nous touche de plus près? A l'aurore de la vie, une tendre mère nous entoure d'amour et de flanelle; dans l'adolescence, forts de notre vigueur printannière, nous quittons avec mépris l'étoffe qui enveloppa notre enfance, nous en parlons avec irrévérence, légèreté; mais plus tard, nous sommes ramenés à son culte par les premières atteintes du rhumatisme; nous avons recours à elle comme à ces amis sûrs qu'on oublie dans la prospérité et qu'on retrouve toujours les mêmes aux jours mauvais.

Nous admirons ces anciens chevaliers couverts de casques, de brassards et de cuirasses. Ils devaient reluire au soleil comme des casseroles étamées et aveugler leurs ennemis avant de les tuer. Combien, pour ma part, j'aime mieux ces bonnes gens entourés de molleton et de flanelle! Car ceux-là pensent moins à massacrer les autres qu'à se conserver eux-mêmes, et le seul sentiment que j'éprouve à leur aspect, c'est l'envie d'être pourvu de vêtements chauds, moelleux, pacifiques et philanthropiques.

Onna vatse à rebou.

A n'on tir cantonat pè Orba, y'a dza on part d'annâies, y'avâi, coumeint dein totès lè grantès fêtès, tota 'na reintse dè sartinbanques et dè comédiens, que fasont on brelan d'einfai po atteri lè dzeins: y'avâi dè cliâo bedoumès contrè quoui faut accoulli dâi paumès, po lè féré betetiulâ; dâi pipès à déguelhi et à épéclliâ avoué dâi flobai, dâi panoramas, dâi petits tsévaux dè bou, dâi z'ertiulès et ne sé quiet oncora. Lâi avâi assebin onna baragua ein lans iô y'avâi écrit su la porta qu'on vayâi dedein onna vatse